

DÉLIVRE-MOI

J. KENNER

DÉLIVRE-MOI

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence Dolisi

The logo for Michel LAFON, featuring the name 'Michel' in a smaller font above 'LAFON' in a larger, bold font, both enclosed within a stylized, horizontal oval shape.

Titre original
Release Me

©J. Kenner, 2012

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait
être que fortuite.

Première publication par Bantam Books, une maison d'édition
de The Random House Publishing Group,
une division de Random House, Inc., New York.

Ouvrage publié avec l'accord de Bantam Books

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Chapitre premier

Une brise fraîche venue de l'océan caresse mes épaules nues, et je frissonne. J'aurais mieux fait d'écouter ma colocataire et de prendre un châle pour ce soir. Je suis à Los Angeles depuis quatre jours à peine et je n'ai pas eu le temps de m'habituer à ces températures estivales qui chutent dès le coucher du soleil. À Dallas, il fait chaud en juin, il fait encore plus chaud en juillet, et en août c'est l'enfer.

Ce n'est pas le cas en Californie, du moins pas en bord de plage.

Leçon numéro un : toujours prévoir un pull quand on sort après la tombée de la nuit.

C'est vrai, je pourrais retourner à l'intérieur pour me joindre à la fête. Me mêler aux millionnaires, bavarder avec les célébrités, contempler les peintures avec déférence. J'assiste au vernissage d'une exposition, après tout ; et si mon patron m'a amenée ici, c'est pour que je rencontre du monde. Je dois saluer les invités, jouer de mon charme, bavarder avec eux. Je m'extasierai un autre jour sur le paysage qui s'anime devant moi : des nuages rouge sang explosent dans un ciel orange pâle, des vagues bleu gris miroitent, parsemées de flaques d'or...

Appuyée contre la balustrade, je me penche en avant. La beauté sublime et hors d'atteinte du soleil couchant m'attire irrésistiblement. Je regrette de n'avoir pas apporté le Nikon cabossé de mes années de lycée. Mais il n'aurait pas trouvé sa place dans mon tout petit sac à main brodé de perles... Et arborer un gros étui en bandoulière sur ma petite robe noire aurait été une horrible faute de goût.

Mais c'est mon tout premier coucher de soleil sur l'océan Pacifique, et j'ai décidé de marquer le coup. Je sors mon iPhone, je prends une photo et l'envoie aussitôt sur Twitter. Maintenant, tout le monde sait que Nikki Fairchild ne peut pas résister à un beau paysage.

– Du coup, l'expo en devient presque superflue, vous ne trouvez pas ?

Je reconnais cette voix féminine et rauque. C'est celle d'Evelyn Dodge, actrice à la retraite devenue agent, puis mécène... et mon hôtesse pour la soirée.

– Je suis désolée. Je dois avoir l'air d'une touriste surexcitée, je le sais, mais nous n'avons pas ce genre de coucher de soleil à Dallas.

– Ne vous excusez pas. J'ai choisi cet appartement pour la vue, et chaque fois que je paye le loyer, je me dis : *Encore heureux que le panorama soit spectaculaire !*

Elle a réussi à me mettre à l'aise et j'éclate de rire.

– Vous vous cachez ? me lance-t-elle.

– Pardon ?

– Vous êtes la nouvelle assistante de Carl, n'est-ce pas ?

Elle fait allusion à celui qui n'est mon patron que depuis trois jours.

– Oui, c'est ça. Nikki Fairchild.

– Ça y est, je me souviens ! Nikki, du Texas !

Elle me détaille des pieds à la tête. Elle s'attendait peut-être à me voir avec des cheveux longs, bottes de cow-boy aux pieds. Est-elle déçue ?

– Et vous êtes censée charmer qui, ce soir ? me demande-t-elle.

– Pardon ?

En fait, je sais exactement où elle veut en venir.

Elle lève un sourcil goguenard :

– Ma chère, Carl préférerait marcher sur des charbons ardents plutôt que de se pointer à une exposition de peinture. Il cherche des investisseurs et vous êtes son appât.

Après s'être raclé la gorge, elle ajoute :

– Ne vous en faites pas, vous n'êtes pas obligée de me dire de qui il s'agit. Et ce n'est pas moi qui vais vous reprocher de vous faire discrète. Carl est brillant, mais par moments, c'est un connard.

– J'ai signé pour son côté brillant, lui dis-je.

Et elle éclate de rire.

Elle a vu juste, pourtant : je suis l'appât de Carl.

« Mettez une robe de soirée. Quelque chose d'un peu sexy », m'a-t-il précisé quelques heures plus tôt.

Et moi, j'ai pensé : *Il est sérieux ? Vraiment sérieux ?*

J'aurais pu lui dire de la porter lui-même, sa foutue robe, mais j'ai préféré me taire. Parce que je veux garder ce boulot. Je me suis battue pour l'obtenir. En seulement dix-huit mois, la C-Squared Technologies, la boîte de Carl, a lancé trois applications Web avec un succès absolu. Des résultats excellents, qui ont attiré l'attention de ses pairs. Carl est maintenant considéré comme l'homme à suivre. Plus important : il peut m'en apprendre beaucoup. Je me suis préparée à l'entretien d'embauche avec un sérieux frôlant l'obsession, et j'ai

décroché le poste. Un coup énorme, pour moi. Alors, qu'est-ce que ça peut faire s'il me demande de porter une robe un peu sexy ? C'est un petit prix à payer...

Merde !

– Je vais retourner à l'intérieur. Je suis son appât, après tout, dis-je.

– Oh bon sang ! J'ai réussi à vous culpabiliser ou à vous mettre dans l'embarras... Oubliez ça. Et laissez-les reprendre un petit verre avant d'y retourner. Ils seront plus réceptifs, vous pouvez me croire.

Evelyn tient un paquet de cigarettes. Elle le tapote pour en faire sortir une, puis me le tend. Je refuse. J'adore l'odeur du tabac, ça me rappelle mon grand-père, mais fumer ne m'apporte rien.

– Je suis trop vieille et trop ancrée dans mes habitudes pour arrêter... Mais Dieu me préserve de fumer dans ma propre maison ! Tous ces gens me brûleraient en effigie, se lamente-t-elle. Vous n'allez pas me faire la leçon sur les dangers du tabagisme passif, au moins ?

– Non, promis.

– Vous auriez du feu, par hasard ?

Je lui montre mon sac à main minuscule :

– Juste de quoi contenir un tube de rouge à lèvres, une carte de crédit, mon permis de conduire et mon téléphone.

– Pas de préservatif ?

– Ah bon ? C'est ce genre de soirée ? demandé-je sèchement.

– Décidément, je savais que vous alliez me plaire !

Elle parcourt le balcon du regard et ajoute :

– Une fête sans la moindre bougie, c'est nul ! Quand je pense que c'est moi qui l'ai organisée ! Oh... et puis merde...

Elle porte la cigarette éteinte à ses lèvres et aspire, les yeux clos, l'air extatique. J'aime bien cette femme, c'est plus fort que moi. Contrairement à toutes les autres ici ce soir, moi y comprise, elle est à peine maquillée. Et sa robe tient plutôt du cafetan, avec son imprimé batik aussi fascinant que la femme qui le porte.

Ma mère dirait que c'est une grande gueule insolente, qui ne doute jamais de rien, bref, qu'elle est beaucoup trop sûre d'elle. Ma mère la hairait. Moi, je la trouve géniale.

Elle laisse tomber sa cigarette toujours éteinte sur le carrelage et l'écrase du bout de sa chaussure. Puis elle fait signe à l'une des filles tout en noir du service traiteur. La serveuse s'approche de nous avec son plateau chargé de flûtes de champagne. Pendant une minute, elle se bagarre avec la porte coulissante ouvrant sur le balcon. J'imagine les flûtes qui dégringolent et se brisent sur le carrelage, je vois les éclats de verre s'éparpiller en scintillant comme une cascade de diamants... Et je me vois me pencher pour ramasser un pied de verre brisé. Quand je m'en empare, son bord acéré pénètre la chair molle à la base de mon pouce... La souffrance me donnant de la force, je le serre encore plus, un peu comme certaines personnes serrent leur patte de lapin en espérant qu'elle va leur porter bonheur.

Cette vision se confond avec mes souvenirs, si saisissante que j'en vacille. Elle est soudaine, puissante, un peu déconcertante aussi. Ça fait si longtemps que je n'ai pas ressenti le besoin de souffrir... Qu'est-ce qui me prend de penser à ça en ce moment, alors que je me sens solide et sûre de moi ?

Je vais bien, me dis-je. Je vais bien, je vais bien, je vais bien.

– Prenez-en une, ma chère, me suggère Evelyn d’un ton léger, en me tendant une flûte.

J’hésite, je cherche des signes sur son visage... S’est-elle rendu compte que mon masque a glissé ? A-t-elle entrevu l’âpreté que je porte en moi ? Elle semble toujours aussi affable.

– Ne discutez pas, insiste-t-elle, se méprenant sur mon hésitation. J’ai acheté une douzaine de caisses de champagne et je déteste gaspiller les bonnes choses... Non, pas moi, je n’aime pas les bulles.

Elle vient de refuser le verre que lui proposait la serveuse.

– Pour moi, ce sera une vodka bien frappée, avec quatre olives, lui dit-elle. Dépêchez-vous, Mademoiselle ! Qu’est-ce que vous attendez ? Que je me dessèche comme une feuille que le vent emporte ?

La fille secoue la tête, un peu crispée. On dirait un petit animal terrorisé... Du genre à donner une patte pour porter chance à quelqu’un.

Evelyn se retourne vers moi :

– Alors, vous aimez L.A. ? Qu’est-ce que vous avez vu ? Vous avez visité des trucs ? Vous avez le plan avec toutes les maisons de stars ? Dieu du ciel, surtout ne me dites pas que vous vous êtes laissé avoir par toutes ces bêtises pour touristes !

– Pour l’instant, j’ai surtout vu des kilomètres d’autoroute et l’intérieur de mon appartement.

– C’est tout aussi déprimant, vous me direz. Carl a vraiment bien fait de traîner votre petit cul maigrichon ici ce soir.

J’ai pris sept kilos depuis l’époque où ma mère surveillait tout ce que j’avalais. Sept kilos bienvenus, donc.

Je suis très contente de la taille de mon cul, et je ne dirais pas qu'il est maigrichon. Je sais qu'Evelyn a voulu me faire un compliment, alors je souris :

– Moi aussi, je suis ravie d'être ici. Ces peintures sont vraiment étonnantes.

– Oh non, s'il vous plaît... Ne me faites pas le coup de la conversation polie ! me lance-t-elle sans me laisser le temps de protester. Je suis sûre que vous êtes sincère, ces toiles sont merveilleuses, c'est vrai, mais là, vous venez d'avoir le regard vide d'une fille trop bien élevée, et c'est inacceptable ! Pas au moment où j'allais faire la connaissance de la vraie Nikki !

– Désolée ! Je vous jure que je n'essaie pas de me dérober.

Et parce que je l'apprécie sincèrement, je ne lui dis pas qu'elle se trompe, qu'elle n'a pas devant elle la vraie Nikki Fairchild. Elle a rencontré la Nikki-en-société. Comme la poupée Barbie, cette Nikki se trimballe avec tout un tas d'accessoires ; sauf que, dans mon cas, il ne s'agit pas d'un Bikini ni d'une décapotable, mais du *Guide des événements sociaux*, d'Elizabeth Fairchild.

Ma mère connaît les bonnes manières en société sur le bout des doigts. Elle affirme que c'est parce qu'elle a grandi dans le Sud. Il m'arrive de me plier à ses règles, dans les moments de faiblesse, mais la plupart du temps je la considère juste comme une garce autoritaire. Quand j'avais trois ans, elle m'a emmenée boire un thé pour la première fois au Manoir de Turtle Creek, à Dallas, et depuis ce jour, ces foutues règles sont gravées dans ma mémoire. Comment marcher, comment parler, comment s'habiller, ce qu'il faut manger, combien de verres on peut boire, quel genre de blagues on peut raconter...

J'ai tout cela en moi, chaque astuce, chaque nuance, et j'affiche mon sourire de circonstance comme une armure contre le reste du monde. Résultat, je ne serais sûrement jamais capable de me montrer sous mon vrai jour lors d'une soirée, même si ma vie en dépendait.

Mais cela, Evelyn n'a pas besoin de le savoir.

– Où vivez-vous, dites-moi ? me demande-t-elle.

– À Studio City. Je partage un appartement avec ma meilleure amie du lycée.

– Si je comprends bien, autoroute pour aller au boulot et autoroute pour rentrer chez vous. Pas étonnant que vous n'ayez vu que du béton. Personne ne vous a dit qu'il fallait vous installer à l'ouest de la ville ?

– Prendre un appartement toute seule là-bas me coûterait les yeux de la tête.

Je constate aussitôt que ma réflexion la surprend. Quand je fais des efforts – quand je suis la Nikki-en-société, je veux dire –, tout le monde pense que je viens d'une famille friquée, je n'y peux rien. Sûrement parce que c'est vrai... Je viens d'une famille friquée, mais ça ne veut pas dire que je le sois moi aussi.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-quatre ans.

Evelyn hoche la tête d'un air pensif, comme si cette information lui révélait des choses extrêmement importantes sur mon compte.

– Vous allez bientôt vouloir un endroit à vous. Appelez-moi quand ce sera le cas, et nous vous trouverons un appart' avec une jolie vue. Pas aussi belle que celle-ci, bien sûr, mais on peut arriver à trouver mieux qu'un échangeur autoroutier.

– Ce n'est pas affreux à ce point...

– Évidemment, réplique-t-elle d'un ton qui sous-entend exactement le contraire.

Puis elle englobe d'un grand geste l'océan qui vire au noir et le ciel scintillant d'étoiles :

– Si vous aimez les belles vues, vous pouvez revenir ici quand ça vous chante pour partager la mienne. Vous êtes la bienvenue.

– Je risque de vous prendre au mot. J'aimerais beaucoup revenir avec un appareil photo correct, histoire de prendre un ou deux clichés.

– C'est une invitation permanente. Je fournis le vin, et vous le divertissement. Une jeune femme perdue dans la ville... Qu'est-ce que ça va donner ? Un drame ? Une comédie romantique ? En tout cas pas une tragédie, j'espère. Comme toutes les filles, j'adore pleurer un bon coup de temps en temps, mais vous, je vous aime bien. Il vous faut une fin heureuse.

Je me raidis, mais Evelyn ne se doute pas qu'elle a touché un point sensible. C'est exactement pour cette raison que j'ai emménagé à Los Angeles. Nouvelle vie, nouvelle histoire, nouvelle Nikki...

J'élargis le sourire de ma Nikki-en-société et je lève ma flûte de champagne :

– Aux fins heureuses et à cette fête incroyable ! Mais je vous retiens depuis trop longtemps...

– Foutaises ! C'est moi qui vous monopolise ; et nous le savons toutes les deux.

Nous nous glissons à l'intérieur. Le bourdonnement des conversations alcoolisées remplace le chuchotement calme et doux de l'océan.

– Je suis une très mauvaise hôtesse, m'avoue Evelyn. Je fais ce que je veux, je parle à qui je veux, et si certains

de mes invités se sentent négligés, qu'ils aillent se faire voir, je m'en moque !

J'en reste bouche bée. J'entendrais presque les cris d'orfraie de ma mère en direct de Dallas.

– En outre, cette fête ne me concerne pas au premier chef, précise-t-elle. J'ai organisé cette petite sauterie pour présenter Blaine et son art à la communauté. C'est à lui de s'occuper de ses invités, pas à moi. OK, on baise ensemble, mais de là à lui passer tous ses caprices...

Evelyn vient de fouler aux pieds l'image que je me faisais de la parfaite maîtresse de maison accueillant l'incontournable événement mondain du week-end. Je crois que je suis un peu amoureuse de cette femme...

– Je n'ai pas encore rencontré Blaine. C'est lui, n'est-ce pas ?

Je lui désigne un homme long et fin comme un roseau. Il est chauve, mais porte un petit bouc roux. C'est pas sa couleur naturelle, j'en mettrais ma main au feu. Une petite foule bourdonne autour de lui comme un essaim d'abeilles attirées par le nectar d'une fleur. D'ailleurs, ses fringues en ont l'éclat.

– Oui, c'est ma vedette, me confirme Evelyn. L'homme du jour. Il a du talent, pas vrai ?

Elle m'indique son immense salon. Tous les murs sont couverts de toiles. Excepté quelques bancs, les meubles qui occupaient cette pièce quelques heures plus tôt ont cédé la place à des chevalets portant d'autres peintures.

Ce sont des portraits, je crois. Mais les modèles sont nus, et le résultat ne ressemble à rien de ce que l'on trouve dans les livres d'art classique. On sent une tension

dans leur posture. Un brin de provocation, de crudité. Ils sont conçus et élaborés avec une grande maîtrise. Et pourtant ils me dérangent, comme s'ils m'apprenaient plus de choses sur ceux qui les regardent que sur les modèles ou leur créateur.

Mais j'ai bien l'impression d'être la seule à réagir ainsi. Les gens qui entourent Blaine sont tous aux anges, et j'entends d'ici leurs flots de louanges.

– J'ai mis la main sur un gagnant, avec ce type, me dit Evelyn. Mais voyons, qui aimeriez-vous rencontrer ? Rip Carrington et Lyle Tarpin, ça vous dirait ? Ces deux-là, c'est le drame garanti, vous pouvez me croire ! Votre colocataire sera verte de jalousie quand elle apprendra que vous leur avez parlé !

– Vraiment ?

Les sourcils de mon hôtesse se lèvent à l'unisson.

– Rip et Lyle ? Ils se bagarrent depuis des semaines, vous n'êtes pas au courant ?

Elle me dévisage, les yeux plissés, et ajoute :

– Leur sitcom et le fiasco de la nouvelle saison, ça ne vous dit rien ? Tout le monde en parle sur Internet ! Vous ne savez vraiment pas qui c'est ?

– Désolée... Ces derniers temps, je n'ai pas eu une minute à moi, vous savez. Je travaille pour Carl, je vous laisse imaginer ce que c'est.

Étrange, ce besoin que j'éprouve de me justifier. Et d'ailleurs, à propos de Carl... Je jette un coup d'œil autour de moi, mais je n'aperçois mon patron nulle part.

– N'empêche que vous avez de sérieuses lacunes, me fait remarquer Evelyn. La culture, et ça inclut la pop-culture, c'est aussi important que... vous avez fait quoi comme études, déjà ?

– Je ne crois pas vous avoir parlé de mes études. J’ai une double spécialisation en électrotechnique et en informatique.

– Vous êtes donc belle *et* intelligente. Encore une chose que nous avons en commun... Mais du coup, avec un tel niveau d’études, je me demande pourquoi vous avez accepté le poste de secrétaire de Carl...

– Je ne suis pas sa secrétaire, je vous assure, lui dis-je en riant. Carl cherchait un technicien ou une technicienne pour l’aider à promouvoir ses produits ; moi, il me fallait un boulot où je puisse apprendre ces aspects commerciaux dont j’ignore tout pour l’instant. Pour me mettre dans le bain, en quelque sorte. Il a d’abord un peu hésité à m’engager, parce que mes compétences penchent résolument du côté de la technique, mais j’ai fini par le convaincre que j’apprends vite.

Mon hôtesse me dévisage avec attention.

– Vous êtes ambitieuse, à ce que je vois.

Je hausse une épaule d’un air désinvolte :

– Nous sommes à Los Angeles, non ? La ville des ambitieux...

– Eh bien, dites donc ! Carl a de la chance de vous avoir. Je me demande combien de temps il va réussir à vous garder. Mais, voyons... y a-t-il quelqu’un qui vous intéresse dans cette pièce ?

Elle fouille son salon du regard et finit par pointer du doigt un homme d’une cinquantaine d’années au milieu d’un parterre d’admirateurs.

– Lui, c’est Charles Maynard, me dit-elle. Charlie et moi, on est des vieilles connaissances. Un type carrément intimidant. Il faut apprendre à le connaître, mais ça en vaut vraiment la peine. Ses clients sont soit

des célébrités, soit des hommes d'affaires plus friqués que Dieu lui-même. Enfin, bref, ce type a toujours des tas d'histoires fabuleuses à raconter.

– Il est avocat ?

– Oui, chez Bender, Twain et & McGuire. Une entreprise extrêmement prestigieuse.

– Je sais...

Ouf ! je vais pouvoir lui montrer que je ne suis pas complètement ignare, même si Rip ou Lyle sont des inconnus pour moi.

– L'un de mes meilleurs amis y travaille, lui dis-je. Il a commencé ici, et en ce moment il bosse pour eux à New York.

– OK, allons-y, Miss Texas. Je vais vous présenter.

Nous faisons un pas dans la direction de Maynard, mais Evelyn m'arrête aussitôt. L'homme a sorti son téléphone et vocifère des instructions. Je saisis au passage quelques jurons bien sentis... Je regarde Evelyn du coin de l'œil. D'un air pas vraiment surpris, elle me précise :

– C'est un type adorable, en réalité... J'en sais quelque chose, j'ai bossé avec lui ! À l'époque où j'étais agent, on a monté ensemble tellement de biopics pour nos clients célèbres que j'en ai perdu le compte. En nous démenant pour que certains scandales n'apparaissent pas à l'écran, je précise.

À en juger par son expression, elle doit revivre cette époque glorieuse. Elle me tapote le bras :

– Attendons quand même qu'il se calme un peu, et pendant ce temps-là, nous...

Les mots meurent sur ses lèvres, et elle scrute à nouveau la pièce avec une moue concentrée.

– Il n'est pas encore parmi nous, je crois, mais... Oh, mais si, il est là ! Lui, vous devez absolument le rencontrer, ma chère. Tiens, en parlant de panoramas splendides, il se fait construire une maison qui aura une vue à côté de laquelle la mienne ressemblera à... à la vôtre, je dirais.

Elle s'est tournée vers son vestibule, où je ne vois que des têtes qui bougent et un défilé de haute couture.

– Il n'accepte presque jamais ce genre d'invitation, mais on est amis depuis longtemps, lui et moi, me précise-t-elle.

Je ne parviens toujours pas à voir de qui elle me parle... Puis la foule s'écarte, et j'aperçois l'homme de profil. J'ai la chair de poule, tout à coup, et pourtant il ne fait pas froid. Bien au contraire, j'ai très, très chaud...

Il est grand, et si beau que ce mot lui-même ne lui rend pas justice. Mais il est bien plus que cela encore. Il domine la pièce simplement parce qu'il s'y trouve... Je me rends compte que nous ne sommes pas les seules à le regarder, Evelyn et moi. Tous les invités ont remarqué son arrivée. Il doit sentir le poids de nos regards sur lui, mais cette attention soutenue ne semble pas l'affecter. Il sourit à la fille qui sert le champagne, s'empare d'une flûte et se met à discuter d'un ton léger avec une femme qui vient de l'aborder en minaudant.

– Foutue serveuse ! râle Evelyn. Elle a oublié ma vodka !

Mais je ne l'écoute que d'une oreille.

– Damien Stark... dis-je.

Ma voix me surprend.

C'est à peine plus qu'un souffle.

Evelyn affiche un air tellement sidéré que je le remarque du coin de l'œil.

– Eh bien dites-moi... J'ai tapé en plein dans le mille, on dirait, chuchote-t-elle d'un air entendu.

– En effet. Monsieur Stark... Justement l'homme que je voulais voir.

Chapitre 2

– Damien Stark, c’est le Saint-Graal, m’a expliqué Carl plus tôt dans la soirée.

En ajoutant aussitôt :

– Bon sang, Nikki, vous êtes vraiment canon !

Il s’attendait à me voir rougir, sûrement ; ou alors, il pensait que cet aimable compliment allait lui valoir un merci. Devant mon absence de réaction, il s’est remis à parler affaires :

– Vous savez qui est Stark, n’est-ce pas ?

– Vous avez lu mon CV. La bourse, vous vous rappelez ?

J’ai pu bénéficier de la Bourse scientifique internationale Stark pendant quatre de mes cinq années à l’université du Texas, et pour moi ces dollars en plus chaque semestre ont fait toute la différence. Bien sûr, même sans cette bourse, il aurait fallu vivre sur Mars pour ne jamais avoir entendu parler de ce type. À peine âgé de trente ans, cet ancien champion de tennis, un solitaire, s’est servi des millions gagnés sur les courts ou versés par les sponsors pour se réinventer. Sa nouvelle identité d’homme d’affaires a très vite éclipsé sa période « tennisman ». Et depuis, l’immense empire de Stark amasse des milliards chaque année.

– Oui, oui... a répondu Carl d'un ton distrait.

Il a ajouté :

– Mardi prochain, l'équipe Avril va effectuer une présentation à la Stark Applied Technology.

À la C-Squared, chaque équipe-produits se voit affublée d'un nom de mois. Ne comptant que vingt-trois employés, la boîte n'a pas encore pioché dans les mois d'automne et d'hiver...

– C'est fabuleux, ai-je répliqué, tout à fait sincère.

Les inventeurs, les développeurs de logiciel et les nouveaux entrepreneurs piaffant d'impatience sont prêts à tout pour s'entretenir avec Damien Stark. C'était un peu comme si Carl avait décroché le gros lot avec ce rendez-vous. J'avais eu raison de me démener pour obtenir ce job.

– Carrément, oui ! a approuvé Carl. Nous allons leur montrer la version bêta de notre logiciel d'entraînement en 3D. Brian et Dave sont avec moi sur le coup.

Brian et Dave, les deux développeurs de logiciels qui ont écrit presque tout le code du programme en question. Ses applications dans le domaine sportif étant innombrables et la Stark Applied Technology se consacrant essentiellement à la médecine du sport et à l'entraînement, j'en suis arrivée à la conclusion que Carl était sur le point de lancer un nouveau produit gagnant.

– Je tiens à votre présence parmi nous, a ajouté mon patron.

J'ai failli lever triomphalement le poing, mais je me suis contenue, nous évitant ainsi une situation embarrassante.

– Pour le moment, nous sommes censés rencontrer un certain Preston Rhodes. Vous savez qui c'est ?

– Non.

– Personne ne le sait. Parce que ce Rhodes est un sous-fifre.

Donc, Carl n'avait pas obtenu de rendez-vous avec Stark en personne.

– Petite devinette, Nikki : comment un génie en pleine ascension... moi ! peut-il décrocher une rencontre en tête-à-tête avec un type audacieux et dynamique comme Damien Stark ?

– En faisant travailler son réseau.

Je n'étais pas la première de ma classe pour rien.

– Et c'est pour ça que je vous ai engagée, ma chère.

Tout en se tapotant la tempe, Carl m'a regardée des pieds à la tête, en s'attardant sur mon décolleté. Au moins, il n'a pas poussé la maladresse jusqu'à confirmer tout haut ce que je soupçonnais : manifestement, il espérait que ma poitrine – si son logiciel ne se révélait pas assez convaincant – allait inciter Stark à assister personnellement à la rencontre. Honnêtement, je n'étais pas certaine que les atouts dont je dispose suffisent à cette tâche. Je suis agréable à regarder, certes, mais plutôt dans le genre voisine d'à côté, ou petite fiancée de l'Amérique. Or, je sais que Stark a un faible pour les top-modèles mondialement connus.

Je l'ai appris il y a six ans. À l'époque, il arpentait encore les terrains de tennis, et moi, je chassais le diadème dans les concours de beauté. Ce jour-là, en tant que célébrité, Stark s'était retrouvé juge à l'élection de Miss Tri-County Texas. Nous n'avons échangé que quelques mots lors de la réception organisée pendant

l'événement, mais notre rencontre est restée gravée dans ma mémoire.

Postée près du buffet, je contemplais de minuscules carrés de cheese-cake. Je crevais d'envie d'en engloutir, mais j'avais peur que ma mère ne devine mon écart de conduite rien qu'en humant mon haleine. Stark était arrivé avec cette assurance qui peut paraître de l'arrogance chez certains hommes, mais ne faisait qu'ajouter à son sex-appeal. Il m'avait d'abord dévisagée, puis son attention s'était portée sur les cheese-cakes. Il en avait enfourné, mâché et avalé deux, avec un grand sourire à mon intention. Ses yeux étranges, l'un ambre et l'autre presque noir, semblaient pétiller d'allégresse.

Je m'étais creusé la cervelle pour trouver un truc intelligent à lui dire, et j'avais misérablement échoué. J'étais restée là, un sourire poli collé aux lèvres, me demandant si son baiser pouvait transmettre le goût du cheese-cake sans les calories.

Il s'était penché vers moi et cette proximité accrue avait failli me couper le souffle. Puis il m'avait dit :

– Je crois que nous sommes des âmes sœurs, made-moiselle Fairchild.

– Pardon ?

Il pensait au cheese-cake, sûrement. Doux Jésus, quelle tête avais-je faite quand il en avait mangé ? Pas envieuse, j'espère ? Une idée consternante.

– Nous préfererions être ailleurs, vous et moi, m'avait-il précisé.

Presque imperceptiblement, il avait incliné la tête vers l'issue de secours la plus proche. Une vision m'avait aussitôt envahie : cet homme me prenant par la main et m'entraînant à toutes jambes vers la sortie. La précision

de l'image était effrayante. Surtout que je l'aurais suivi sans hésiter.

– Euh... ben... avais-je marmonné.

Ses yeux s'étaient plissés quand il avait souri. Il avait voulu me dire quelque chose, mais je ne saurais jamais quoi parce que Carmela D'Amato était arrivée d'un pas majestueux et avait glissé son bras sous le sien :

– Damien, mon chéri... Tu viens ? On doit y aller...

Son accent italien était aussi épais que ses cheveux noirs et ondulés. La presse people, ça n'a jamais été ma tasse de thé, mais difficile d'éviter les potins quand on fréquente les concours de beauté. J'avais lu les gros titres et les articles qui racontaient que le grand champion de tennis du moment sortait avec le top-modèle italien.

– Mademoiselle Fairchild... m'avait-il dit avec un petit hochement de tête en guise d'au revoir.

Puis il avait tourné les talons et escorté Carmela dans la foule. Je les avais regardés quitter le bâtiment, en me disant, pour me consoler, que j'avais lu des regrets dans son regard quand nous étions séparés. Des regrets et de la résignation.

Je me faisais des idées, sûrement. Pourquoi aurait-il eu des regrets ? Mais ce joli petit fantasme m'avait permis de tenir jusqu'à la fin du concours.

Bien entendu, je n'ai pas soufflé mot de cette rencontre à Carl. Certaines choses, il vaut mieux les garder pour soi. Et particulièrement mon impatience à l'idée de revoir Damien Stark.

– Venez, Miss Texas, murmure Evelyn, me tirant de ma rêverie. Allons lui dire un petit bonjour.

Je sens une petite tape sur mon épaule. Je me retourne : c'est Carl, juste derrière moi. Il sourit de toutes ses dents, comme un mec qui viendrait de tirer un coup. Mais on ne me la fait pas, à moi. En fait, il est simplement euphorique à l'idée d'approcher enfin le célèbre Damien Stark.

Moi aussi, d'ailleurs.

La foule s'est de nouveau déplacée et je ne vois plus notre cible. Je n'ai pas encore aperçu son visage, d'ailleurs, juste son profil – et même ce profil a disparu. Evelyn me précède, nous progressons dans la foule, nous arrêtant de temps à autre quand elle veut échanger quelques mots avec ses invités. Un homme trapu portant une veste à carreaux se déplace soudain vers la gauche, me révélant à nouveau la silhouette de Damien Stark.

Avec six ans de plus, il est tout simplement superbe. L'impétuosité de la jeunesse a laissé place à une assurance d'homme mûr. Il est Jason, Hercule, Persée ! Il est si fort, si beau, si héroïque que le sang des dieux coule forcément dans ses veines. Sinon, comment expliquer la présence parmi nous d'un être aussi parfait ? Son visage est un ensemble harmonieux de lignes et d'angles sculptés par l'ombre et la lumière, lui conférant une beauté tout à la fois classique et très spéciale. Ses cheveux d'ébène absorbent complètement la lumière, comme les ailes d'un corbeau, mais ils n'en ont pas l'aspect lisse. En fait, il est un peu ébouriffé : on dirait qu'il vient de passer la journée en mer...

Contrastant avec le pantalon de ville et la chemise blanche apprêtée, cette chevelure ajoute à son élégance désinvolte. Il est facile de croire que cet homme est

autant à l'aise sur un court de tennis que dans un conseil d'administration.

Ses célèbres yeux vairons me captivent. Ils ont de la nervosité en eux, du danger, de noires promesses. Et plus important encore, ils sont fixés sur moi. Stark observe mon approche.

En traversant la salle, j'ai une étrange impression de déjà-vu ; je marche d'un pas égal, hyperconsciente de mon corps, de ma posture, des endroits où je pose le pied. C'est idiot, j'ai le sentiment de participer à un concours de beauté, comme au bon vieux temps.

Je refuse de le dévisager. Une sorte d'agitation s'est emparée de moi. Comme si Stark pouvait voir sous l'armure que je porte en plus de ma petite robe noire. Et je n'aime pas ça.

Encore un pas, un autre...

Je pose les yeux sur lui, je ne peux pas m'en empêcher. Nos regards se croisent et je jurerais que tout l'air est aspiré hors de la pièce. Mon vieux fantasme prend vie, ce qui me plonge dans la plus grande confusion. Puis la sensation de déjà-vu s'efface, et il ne reste que ce moment électrique et puissant.

Et tellement sensuel...

J'ai l'impression de tourner dans l'espace, sauf que je suis bien là, avec un sol sous mes pieds, des murs autour de moi, et les yeux de Damien Stark dans les miens. J'y vois de la chaleur et de la résolution, très vite remplacées par un désir brut et primal, si intense que j'ai peur de me briser sous son poids.

Carl me prend par le coude et m'aide à retrouver mon équilibre ; je viens de trébucher, je m'en rends compte alors.

– Ça va ? s'inquiète-t-il.

– Je ne suis pas encore habituée à ces chaussures...
Merci.

Je jette un coup d'œil à Stark dont le regard a perdu de sa vivacité. Sa bouche n'est plus qu'une ligne fine. Il s'est passé un truc bizarre, mais c'est terminé.

Quand nous le rejoignons enfin, j'ai presque réussi à me convaincre que j'ai rêvé.

Pendant qu'Evelyn présente Carl à Stark, je réfléchis à ce que je vais dire à cet homme. Voilà, c'est mon tour. Mon patron pose une main sur mon épaule et me pousse discrètement vers Stark. Sa paume en sueur est moite sur ma peau nue. Je crève d'envie de m'en débarrasser d'un haussement d'épaules.

– Voici Nikki, la nouvelle assistante de Carl, dit Evelyn.

Je tends la main :

– Nikki Fairchild. Ravie de vous rencontrer.

Je ne lui précise pas que nous nous sommes déjà croisés. Je n'ai pas envie de lui rappeler que j'ai défilé devant lui en maillot de bain il y a quelques années.

– Enchanté, mademoiselle Fairchild, me dit-il sans me serrer la main.

Je sens mon estomac se nouer, mais je ne sais si c'est parce que je suis nerveuse, déçue ou en colère. Son regard passe de Carl à Evelyn. Il fait tout pour éviter le mien.

– Je vous prie de m'excuser, leur dit-il. Je dois m'en aller, on m'attend.

Et voilà, il a disparu, avalé par la foule, comme un magicien dans un panache de fumée.

– Mais putain, qu'est-ce que... ? s'exclame Carl, résumant ce que je ressens à la perfection.

Un peu trop calme à mon goût, Evelyn me dévisage, sa bouche expressive déformée par une moue perplexe.

Je n'ai pas besoin qu'elle parle pour deviner ses pensées. Elle se pose exactement la même question que moi, je le sais très bien : *Ça alors ! Qu'est-ce qui vient de se passer ?*

Et aussi, encore plus perturbant : *Mais bon sang, à quel moment a-t-elle merdé, cette petite ?*